

Stijn Streuvels : le pont et le progrès.

Nous sommes en 1904, quelque part en Flandre, au bord de l'Escaut. Une petite communauté et son bac. La vie y bourdonne, lente et familière. Jusqu'à ce que quelqu'un, quelque part, décide qu'un pont s'impose. Un pont, c'est le progrès. Mais le pont sème la zizanie. Quelque chose se tisse entre l'ingénieur responsable du pont et une femme émancipée du village.

Le jour de l'inauguration, rien n'est plus comme avant...

« Le pont – une réalisation superbe – s'étendait en deux lignes horizontale lisse, enjambant l'espace, ses deux extrémités reposant simplement sur la butée des piles, - sa forme et sa construction étaient réduites à leur plus simple expression, il avait la rigueur et l'adéquation d'un résultat de somme algébrique, - fait de longues poutres d'un seul jet reliées par des traverses et soutenues en hauteur par un emboîtement de carrés, sans la moindre pile ou poutrelle, ces faux-semblant de robustesse et de solidité dont on n'avait rien à faire ici. L'Escaut s'était montré docile, ses eaux coulaient calmement sous le pont, comme toujours, serpentant parmi les vastes étendue des près verts, sous la haute voûte de ciel bleu. L'œuvre était terminée, tous les matériaux, outils et gravats avaient disparu, les ouvriers étaient partis, le mouvement et le bruit s'étaient éteints, le calme habituel était revenu et l'agitation paraissait n'avoir dérangé personne.

Tandis que tout reposait dans une tranquillité retrouvée, dans les deux communes limitrophes (1) on finissait les préparatifs pour l'inauguration solennelle du nouveau pont. Les gouverneurs des deux provinces, accompagnés des hauts fonctionnaires, allaient honorer de leur présence; les ingénieurs nationaux et étrangers devaient, en cette occasion, rendre un hommage public à l'inventeur du nouveau système qui avait magnifiquement relevé le défi et pouvait désormais être considéré comme une réussite.

On avait constitué un cortège somptueux, organisé des fêtes populaires et prévu de régaler les ouvriers.

Partout, de grandes affiches indiquaient le programme. Chacun s'y mettait pour faire meilleur et plus beau – les gens du Waterhoek n'étaient pas les derniers : le village entier était sur pied, prêt à aider, car ce jour-là Sieper devait être intronisé nouveau doyen. Les ouvriers pensaient qu'il le méritait bien : c'est grâce à lui que le Waterhoek allait s'en sortir, il avait suscité le commerce et la vie dans le village.

La vieille au soir, on annonça la fête, les cloches sonnèrent et les canons tonnèrent. Dès l'après-midi, des hordes d'étrangers avaient afflué de toutes parts. Sur l'autre rive, le cortège se forma. Bien à l'avance, une immense foule de spectateurs se pressait des deux côtés du trajet et attendait. Puis le postillon arriva en hâte, avec l'ordre de libérer le passage – les gendarmes et gardes champêtres se mirent au travail. La cérémonie d'inauguration avait lieu sur le pont même : chacun de son côté, les gouverneurs coupèrent le cordon qui en fermait l'accès – ils avancèrent jusqu'au milieu du pont et se tendirent la main, prononcèrent quelques mots puis grimpèrent sur l'estrade pour regarder le cortège. La gendarmerie à cheval avançait la première, suivie de la cavalerie régionale – puis les paysans sur leurs lourds chevaux et juments dont la queue et la crinière étaient entrelacées de rubans. Chaque cavalier portait l'étendard de sa guilde. Les différents groupes de musiciens se succédaient : d'abord le char des colombophiles – une cage gigantesque où volaient tous les pigeons de la région ; les tireurs à l'arc vêtus de costumes historiques ; deux groupes de cantonniers munis de leurs outils ; deux sociétés de rhétorique, avec étendard et blason ; une représentation à la gloire de l'agriculture, tant réaliste qu'allégorique : les différentes activités de la région : des chars où tous les métiers possibles et imaginables étaient représentés ; une longue file de cyclistes parés et enfin le waterhoek qui suscitait la plus grande admiration : un char de pêcheurs en

forme de bateau où tous les hommes, les vêtements bigarrés, le visage rayé de traits rouges et bleus comme des cannibales, avaient chargé leurs filets et le reste de matériel de quelques tonneaux de bière, et braillaient le chant de leur guilde, accompagnés par l'harmonica de Picavet :

*Nous sommes les pêcheurs de plaisir
Prenons le poisson dans la bière
Sur notre char
Dans les haies vertes
Pleins de désir
De prendre ce poisson
Nous jetons nos filets en maîtres
Nous éclusons le jus de la rivière.*

Sur un char tiré par quatre bœufs, entièrement recouvert de couronnes de fleurs, Sieper, le nouveau doyen, était accompagné de sa suite d'honneur, tous portant habit de drap et chapeau haut de forme ; Spikkerelle déguisé en bouffon, grimaçait et sautait dans tous les sens. Suivaient le Géant des eux et la Géante, entourés d'une foule de niais, tous emmaillotés d'iris et de roseaux. Puis les femmes et les filles, bizarrement accoutrées. Pour finir, un char splendide pourvu d'une volée de marches à chaque coin, couvert de jeunes vierges en blanc, et au sommet duquel deux personnages symboliques représentant la Flandre-Occidentale et la Flandre-Orientale se tenaient la main par-dessus le parapet : l'une, Mira, en manteau rouge à granges, sa couronne d'or sur la tête avec, sur le visage, une expression de divinité- à côté de la fille du maire aux cheveux blonds dorés – c'était les deux rayonnantes beautés de la région, elles éveillaient chez tous les spectateurs admiration et enthousiasme. Dans des voitures découvertes, on voyait ensuite : les gouverneurs de chaque province, les notables, les ingénieurs et les députés et, parmi eux, le professeur inventeur du pont qui en voyait la réalisation triomphante. Venait ensuite un flot de gens qui se bouscullaient pour passer devant les autres et revoir le cortège. La file entière de chars et de cavaliers oscillait sur le long chemin qui traversait les près jusqu'à la commune, où le festival commençait. Au Waterhoek même, on trouvait les jeux populaires, courses en sac, quilles, mât de cocagne, différentes attractions : couper le cou des coqs, enfiler à cheval des anneaux sur un bâton, rouler un tonneau, faire la course de brouette à la grenouille, ou encore le tournoi de Biesbeek, les épreuves de saut, natation, auxquelles participaient les hommes, les femmes, les filles et les garçons, rivalisant pour avoir un prix.

Tard dans la nuit, on entendait le murmure du peuple se déplaçant en un essaim par rues et chemins. On dansait dans toutes les auberges, mais à l'endroit du carrefour, au Sleerin où Sieper offrait les consommations, les hommes se retrouvaient, et Spiekkerelle, pour clôturer la fête, sauta sur la table et entonna l'hymne du Waterhoek, qu'il réservait aux circonstances solennelles et aux états d'enthousiastes avancé ; pour eux, ce chant résumait et affirmait leur nature même et ils l'écoutaient toujours avec respect et même recueillement :

*Non, nous ne sommes pas des pleurnicheurs,
Qui sans cesse soupirent et se plaignent.
Non, nous ne sommes point chagrins,
Nous passons nos jours dans la joie !
Non, nous ne sommes pas contrits,
Dieu fait le jour et nous le traversons*

*Dès le matin, dans les chansons
Car si nous mourrons, c'est pour longtemps
Vis-à-vis le noyer
Dans cent ans nous serons tous mort !*

*Et buvons un coup mon frère
Vive l'amour
Remplissons nos verres
C'est notre jour.*

*Un pichet plein d'une bonne bière
Une fille qui promet du plaisir
Un, deux, trois remplissons nos verres !
Un, deux, trois versons-y la bière
Et ce, jamais ne cessera
Tant qu'un seul Flamand vivra !*

Spekkerelle recommençait sans cesse, et tous reprenaient le refrain en chœur, avec une ferveur et un enthousiasme toujours accrus.

Les chants et les cris sauvages retentissaient dans l'espace calme de la nuit, et troublaient la tranquillité bénie suspendue au-dessus des près. Ce jour-là, au village, un nouveau panorama avait fait disparaître l'esprit et l'essence même du Waterhoek – qui pourtant paraissait devoir durer éternellement. Dans leur égarement, les gens qui subissaient le phénomène ne semblaient même pas en avoir conscience ; ils étaient prêt à adopter cette « nouveauté », à s'y adapter, à suivre le chemin tout tracé sans se rendre compte qu'ils y perdaient leur caractère et leur nature même, qu'ils allaient devenir comme tout le monde, et que leur existence arrivait à son terme.

Le vieux Broeke, plus que jamais, restait lui-même : toute la journée, il s'était tenu, avec Treute dans la barque, le dos tourné au pont, le regard fixé au loin, sans rien vouloir voir ni entendre : bouche fermée, grinçant des dents et remuant dans sa tête le mystère de ses pensées.

« Mon Escaut, tient le coup, vieux coquin, grommelait-il sans cesse ; ne t'en fais pas, montre-leur que c'est nous les chefs ! ».

Il ne savait pas s'il s'adressait à l'Escaut ou à lui-même – ils ne faisaient plus qu'un. Il n'entendait rien de tout le bruit, ne percevait ni le fourmillement ni le brouhaha de la foule – dernier gardien, il restait à son poste, écoutant ce qui s'agitait et bouillonnait en lui-même, attendant à chaque instant le dénouement fatal – l'ouragan dont la puissance se déchaînerait contre tout ce remue-ménage, pour le réduire en poussière et gravats...

Le jour suivant, Mira apparut, vêtue d'un honnête costume de voyage, et partie sans se retourner.

A la gare, elle prit le train et fit à l'envers le voyage que Maurice avait fait naguère.

Elle conservait la même expression, les yeux fixés sur la fenêtre, sans rien remarquer de ce qui se déroulait devant elle. Elle suivait les arabesque de ses rêves et son visage se reflétait dans le flou du paysage. Seule et libre, elle allait découvrir un nouveau monde, commencer une autre vie.

Broeke et sa fille, qui avaient vu partir Mira, la suivirent des yeux un moment en silence.

« Zale Klet l'avait prédit dès sa naissance, et avait continué à répéter qu'elle ne serait pas du genre à se morfondre au Waterhoek – dit Maanse – qu'un jour elle deviendrait une grande dame à la ville. Tu peux le vérifier aujourd'hui, c'est là-bas qu'elle ira faire des siennes ».

« Elle était partie, s'écria Broeke, et elle a le diable au corps ; tout va recommencer comme avant, rien ne changera – une fois que Lander reviendra, tout rentrera dans l'ordre. Vite, Treute, la trompe sonne à l'embarcadère, nous devons défaire la chaîne pour laisser passer les bateaux ».

Pendant des jours, le doyen transporta sur la barque des voyageurs imaginaires, d'une rive à l'autre de l'Escaut ; à chaque instant, il se préparait à entendre, dans un fracas de pierre et de fer, s'écrouler derrière lui l'abomination ».

(1) Ruien, en Flandre Orientale et Rugge (Avelgem), en Flandre Occidentale.

Pages précédentes : extraits de « Deuleurgang van de Waterhoek » (« Le déclin du coin de l'eau »), édition critique de Marcel de Smelt et Edmond Vanhoutte, ed. du Manteau, Anvers, 1999. Traduit par Françoise Everaars.

Bibliographie :

« L'Escaut » revue Septentrion, n° 1, 2001

« Histoire d'un fleuve : l'Escaut », Annie Lefèvre, éd. Nord-Patrimoine, 2000

Note :

L'auteur de ce texte est **Jean-Marie VALAEYS**. Ce texte est mis gracieusement à votre disposition avec son accord, exclusivement pour un usage privé. Toute reproduction de ce texte, quel que soit le pays, la forme et le support, est strictement interdite sans son accord.
Jean-Louis MOREL